

LECTURES ET DÉBATS

QUELQUES LIVRES

Par Jean BERNIER

Le Baiser au Lépreux, par François Mauriac. Les Cahiers Verts, Librairie Grasset.

Voici une nouvelle catholique solidement construite. Le « cas » traité n'engendre que des développements brefs. Point de digressions ni de fioritures, un récit tendu, sommaire même à force de sobriété et qui va son chemin à bons pas pesants. M. François Mauriac, écrivain catholique, resserre son traditionalisme et s'émonde. Il ne faudrait pas pourtant que la richesse et l'aisance du romancier de *Préséances* en pâtissent.

Jean Péloueyre unique rejeton d'une famille de propriétaires landais, naquit et resta contrefait. Sa mère était phthisique, son père traîne une vie maniaque d'égroutant. Lui, se débat dans la pénible conscience qu'il prend de son infériorité parmi les hommes. Des morceaux choisis de Nietzsche lui soufflent au visage la malediction capitale due aux faibles. Il comprend que sa foi catholique n'est qu'un refuge et « dix pages de Nietzsche, mal comprises » le décident, pour devenir un maître, à épouser comme le veulent les familles, Noémi d'Artiailh, fille de parents désargentés, et belle fille de santé éclatante.

Et c'est alors l'inéluctable drame, la tragédie minutieuse et tacite de l'alcôve où s'affrontent la santé et la maladie des deux conjoints. Noémi prie pour pouvoir accepter le calice. Parfois, d'un élan, elle cède à la pitié et violente les lois sacrées de l'instinct.

Mais Jean Péloueyre n'y peut tenir, il fuit sa femme. Il passe ses journées par les champs et par les bois. Cependant il faut bien se retrouver le soir. Jean Péloueyre part pour Paris, pour travailler.

Il y vit désœuvré, ahuri, dolent. Il fume, hante les cafés, entretient avec Noémi une décente correspondance conjugale. Noémi qui s'étiolait, reprend, paraît-il, bonne mine. Lui se met à tousser. Une lettre du curé du village qui présida à son union le rappelle soudain. Durant son absence, Noémi a été tentée par la belle prestance et la rondeur succulente d'un jeune médecin de campagne.

Mais Jean continue à voir clair, il fait chambre à part. Bientôt Noémi le soigne. Il meurt et la tradition catholique, cette implacable contrainte qui a divorcé, de nos jours, d'avec la vie, est si forte en elle, que la jeune femme triomphe à jamais de l'instinct et restera veuve.

Le sujet, on le voit, est beau. C'est un drame très pur, affreusement précis. M. François Mauriac l'a traité avec une franchise pleine de tact en le restreignant à l'essentiel, un peu trop à mon gré.

Quoique l'odeur de terroir le vivifie, malgré la force de son intrigue, *Le Baiser au Lépreux* apparaît comme un peu schématique, un peu froid. Tout, dans cette nouvelle, est contenu à l'extrême et le style (malgré sa plénitude) n'est pas dénué de-ci, de-là, de certaines recherches néo-classiques qui dénoncent le péril suspendu sur la tête de l'auteur.

Il n'empêche que cette nouvelle honore grandement la collection des Cahiers Verts, inaugurée si triomphalement par la publication de *Maria Chapdelaine*.

L'Enlèvement, par M. Jean-Monique. F. Rieder et Cie. éditeur.

Un jeune homme de vingt ans né à la campagne de petits propriétaires fonciers ou de petits fonctionnaires ruraux (on ne sait) débarque dans une ville de province. Il sera surveillant au lycée de cette ville en attendant de passer les examens qui lui permettront d'exercer le professorat.

Aussitôt commence la triste histoire du pion. Tracaseries des chefs : proviseur, censeur, surveillant général. Lutte continue, quotidienne contre les élèves ; guerre ouverte même et batailles. Médiocrité de l'atmosphère, dénuement douteux. Rareté de la solitude, emprise courante des collègues, des horaires. D'emblée, la sensibilité du jeune pion s'avère malade. Mille détails, l'ennui, le simple ennui de la corvée sociale, l'exaspèrent.

Cependant le héros se raidit. Il triomphe des gosses qu'il a sous sa coupe. Il les soumet à l'autorité. Enfin, de temps en temps, il flâne, il fume la pipe, va faire sa partie au café, le seul luxe qui soit à sa portée. Surtout il travaille, il prépare ses examens.

Hélas ! il est recalé. Vacances piteuses. Toute une nouvelle année se passe, de cette espèce particulière d'années qui s'appelle années scolaires. Le doute et la lassitude grandissent, les réactions se raréfient, s'amollissent. Pourtant notre héros travaille encore. Il est encore recalé.

L'avenir s'est fermé sur lui. Sa chance est courue. Son destin est fixé. Il restera pion *in æternum*. Alors se déroulent toutes les phases de l'enlèvement. Lentement, minutieusement, le pion se décompose, s'assoupit, s'abêtit. De temps en temps, il a encore quelques sursauts, mais de plus en plus cérébraux, de plus en plus abstraits. Le pli est pris. Il en arrive à se complaire dans le vide de sa vie et dans les tout petits plaisirs qu'elle lui offre. Il n'est plus qu'un infime fonctionnaire digéré par sa fonction. Il va toujours plus au café et du Picon passe à l'absinthe. Sa famille, qu'il va voir au village natal, lui servira de dernière raison de vivre, de « dernière auberge ». Après, quand son père et sa mère seront morts, « je retomberai sur moi, dit-il, et ne serai rien non plus, pas même un peu de cendre. »

On a évoqué à propos de *L'Enlèvement* le souvenir de l'admirable *Bachelier*, de Jules Vallès. Ces deux livres n'ont, à mon avis, rien de commun. *L'Enlèvement* est le journal intime d'un être confiné en lui-même, délicat, sensible, mais véritablement mort au monde, mort à la vie. *Le Bachelier*, c'est l'histoire d'un jeune homme ardent et fort que la société écrase, mais qui se défend à bons poings et à belles dents, qui, armé d'instincts puissants, cogne et mord.

Le héros de *L'Enlèvement* est un être doué d'une vie intérieure délicate, mais médiocre ou nul pour tout le reste. C'est, avant tout, un faible. Il tourne interminablement en rond dans sa cage étroite. Il se lamente. Il n'a pas de tempérament. Il ne tire aucune joie réelle du travail. Le problème de l'amour, non plus même que celui du

désir, ne se posent pas à lui. Dès lors, il succombe. C'était écrit.

Certaines des meilleures pages de *L'Enlèvement* me font plutôt penser à quelques pages de Charles-Louis-Philippe, du Charles-Louis-Philippe des *Lettres de jeunesse*. Un lyrisme assez semblable les anime, quoique moins net et moins riche chez M. F. Jean-Monique. Il s'agit bien ici et là d'une sensibilité de même ordre, souffrant des mille petits tourments de la grise et monotone médiocrité. Mais le héros de M. Jean-Monique n'a aucune compensation à ses malheurs. Il n'entreprend rien, ne tente rien, n'a aucun souci majeur et déchirant. C'est vraiment et de la façon la plus stricte, un raté qui pleure sur son ratage et finit par s'y abîmer.

Il fallait véritablement un talent délié, patient et obstiné pour mener à bien ce monologue intérieur de deux-cent-cinquante pages, cette étude lyrico-psychologique poussée jusqu'aux détails les plus minimes, de l'enlèvement d'un pion sensible, sans volonté réelle parce que sans tempérament initial.

La langue de M. Jean-Monique est fine et musicale, pleine de touches délicates. Elle n'est pas l'un des moindres attraits de son œuvre.

**

Le Monde et la Ville, par Léon Werth. Crès, éditeur.

On ne peut lire sans plaisir les pages alertes, malicieuses ou mordantes de ces chroniques de la vie parisienne où M. Léon Werth épanche les agréments d'un esprit souvent impitoyable. Réflexions cocasses, ironiques, cyniques, aperçus originaux, bonne humeur un peu féroce, notations pittoresques ; on y trouve tout cela. On y trouve même mieux. Certains passages marqués du sceau de la guerre, de cette guerre dont le secret se perd un peu plus chaque jour de par la canaillerie ou l'inconscience normales des dirigeants officiels ou occultes, de par les vantardises des faux ou des demi-combattants, et aussi — il faut bien le dire — de par la lâcheté des vrais combattants, tout heureux d'avoir survécu.

**

Les Vaincus, drame en quatre actes, par Romain Rolland. Aux Editions Lumière, Anvers. Dépositaire à Paris : Clarté.

Romain Rolland vient de publier ce drame tel qu'il fut écrit en 1897 aux temps de l'Affaire Dreyfus, peu de temps après l'agitation anarchiste. Il faut l'en remercier.

Les Vaincus posaient déjà en 1897 avec certes plus de netteté et de fermeté de pensée que *Clérambault* en 1920, les termes du débat entre l'action sociale et la pensée pacifiste et « libre », qui sépare aujourd'hui Rolland des révolutionnaires.

A ce moment, cela est certain, Romain Rolland hésitait. Intellectuellement, il avait formulé le cruel *factum* humain de la violence nécessaire. Il en voyait et en démontrait avec certitude la nécessité. Mais sentimentalement, il y répugnait. Son grand cœur pétri de christianisme reculait devant la loi terrible que son intelligence mettait au jour. Dans *Les Vaincus*, le couple honnête et bon, mais sentimental et faible se suicidait — gribouille ! — le chef

révolutionnaire montait à l'attaque de l'usine et des forces de police, tandis que l'intellectuel pacifiste regardait la mêlée sans se résoudre à y plonger, tout en l'estimant nécessaire.

Romain Rolland se bornait donc alors à exposer le drame déchirant des temps modernes. Il ne concluait pas. Plus tard le cœur prit en lui le pas sur l'esprit et il bâtit cette raison abstraite, purement sentimentale en dépit des apparences, dont tant de Jacobins s'étaient enivrés avant lui.

On conçoit dans ces conditions que la lecture des *Vaincus* s'impose à tous ceux qui admirent le talent d'écrivain de l'auteur de *Jean-Christophe* et à tous ceux qui ont suivi avec passion la polémique récente qui l'oppose à Henri Barbusse.

MEMENTO BIBLIOGRAPHIQUE

DES LIVRES REÇUS

Théâtre Libre : la Clairière et Oiseaux de passage, par Maurice Donnay et Lucien Descaves (Crès, éditeur). — *Théâtre complet de F. de Curel*, tome IV : *le Coup d'Aile, l'Âme en Folie* (Crès, éditeur). — *Le Journal de Marie Lenéru* (Crès, éditeur). — *Le Dîner des Bons Ménages*, par Victor Pellerin (Crès, éditeur). — *Le Mangeur de Rêves*, par H.R. Lenormand (Crès, éditeur). — *Les Fiançailles Londoniennes ou la Rose de Perse*, par Michel Georges-Michel. — *Le Voyage Immobilisable*, par Maurice Renard (Crès, éditeur). — *La Tragique Histoire des Flibustiers*, par P. Lepers (Crès, éditeur). — *L'Expérience du Docteur Lorde*, par Cyril-Berger (Crès, éditeur). — *Les Aventures d'un Cadet*, par E.-J. Trelawny (Crès, éditeur). — *Evohe Bacchë*, par André Sernay (Crès, éditeur).

La Volupté de Tuer, par André Dax (Flammarion).

Le Sauveur, par Louis Ténars (Société Mutuelle d'Édition).

La Bonne Aventure, par Marcel Willard (Au Sans Pareil).

La Boue des Flandres, par Max Deauville (Maurice Lamertin, Bruxelles).

A la Fantaisie, par Jehan de Jehay (Jouve).

Le Dernier Été de Yan de Cabirou, par Pierre du Gave (Editions des Tablettes). — *Les Crépuscules du Matin*, par Hermand de Bengoechea (Editions des Tablettes).

L'Extravagante Personnalité de Jacques Casanova, par Joseph Le Gros (Bernard Grasset). — *La Conquête de la Joie*, par Raymond Schwab (Les Cahiers Verts, Bernard Grasset). — *Les Discours du Docteur O'Grady*, par André Maurois (Bernard Grasset).

Harmonie Lointaine, par René Alexandre (La Maison Française d'Art et d'Édition).

Heures de Septembre, par Roger Pillet (éditions de « Aujourd'hui »).

Poème de la Vie mordue, par Henri Dalby (Images de Paris).

Bas-Bassina-Boulou, par Franz Hellens (Rieder). — *Pages Choisies*, de Jean Jaurès (Rieder).